

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 9

Artikel: Gilbert et le sexagénaire
Autor: Magnaud, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nuovo o un cibo delizioso non ti portano che piacere. La felicità é nobile e nasce dalle cose costruttive. Il piacere, basato sulla vanità e sul desiderio, non dura e si tramuta sempre in pena.»

Auguro che LE CERCLE continui sempre con maggior successo il suo utile cammino, e spero che presto anche una parte in lingua italiana venga a portare aiuto e felicità ad un sempre maggior numero di lettori, anche in Italia.

Molto distintamento saluto,

Bernardino di Tegerone.

Gilbert et le sexagénaire

Gilbert regardait avec plaisir la nuque racée du chauffeur. Il rentrait d'Afrique où la guerre l'avait accablé pendant des mois. Certes, il y avait connu aussi des amours enivrantes, amours guerrières qui renversent les barrières, abolissent les conventions et rapprochent deux hommes également virils pour des liaisons que la paix ne respecte pas. Mais il plânait sur tout cela une odeur terrible de poudre et de chair grillée qui à la longue devenait intolérable.

Aussi le jeune soldat libéré appréciait-il mieux qu'il ne l'avait jamais fait le luxe de cette antique Salmson dans laquelle il roulait aux côtés de Sultra, sexagénaire très important. Sur sa tête deux petits vases en cristal, accrochés entre les portières, laissaient pendre chacun trois oeillets. Entre le chauffeur et eux une glace épaisse que traversait une sorte de trompe qui servait à communiquer sans tirer la vitre.

Cet homme important Gilbert l'avait connu par hasard dans un Club. Il était venu s'asseoir près de lui d'une manière telle que le jeune homme, pour la première fois de sa vie, n'avait pas songé à s'en aller. Il les connaissait bien, pourtant, ses gérontes. Il les observait parfois de loin et très longtemps avant qu'ils vissent se poser près de lui, les uns comme des papillons, les autres comme des butors ou des sangsues. Gilbert, dans ces cas là, leur adressait une formule de politesse et allait s'exposer à d'autres convoitises. Longtemps il avait cru sa répulsion provoquée par les déchéances physiques, le laisser-aller vestimentaire, jusqu'au jour où il s'était aperçu que c'était après leur comportement et leur mentalité qu'il en avait surtout.

Un jour donc un homme âgé s'était assis près de lui. Il ressemblait à Henri IV. Mais il était soigné sans ostentation, d'une élégance sobre et souveraine. *On sentait que le sexe n'était pas ce qui le préoccupait le plus.* Et cela Gilbert l'éprouva vivement, dès l'abord, et comme la pluie une terre desséchée. Pas de genoux. Pas de mains. Pas de lueur égrillarde et démentielle dans l'oeil. Gilbert restait sur le qui-vive mais ne ressentait aucune indignation.

Sultra parla. Sa voix était d'un autre siècle dont elle avait le parfum et l'intonation un peu désuète. Il s'expliqua discrètement sur la poésie, les garçons et les femmes qu'il aimait d'un amour à peu près égal. Pour Gilbert, après ses rudes compagnonnages d'Afrique, quelle douceur! Ce bon ton, cette culture, cet humanisme qui s'épanchaient ainsi avec na-

turel et gravité.... De temps en temps le jeune homme levait la tête et apercevait autour de lui des vieillards sinistres et libidineux, aux gestes à la fois timides et culottés. On sentait que toute leur éducation, leur intelligence et leur volonté s'écroulaient par ces gestes qu'ils ne pouvaient accomplir que rarement et dont la privation neuf jours sur dix faisait de ce dixième jour un monument monstrueux et désolant. Mais Gilbert savait qu'ils n'en étaient guère responsables; sa campagne d'Afrique lui avait révélé la nature profonde de l'homme, avec sa complexité, son inégalité. Il y avait appris que les goûts sexuels ne différencient pas les hommes de manière fondamentale et que pour celui qui aime les femmes les moyens d'être odieux ne manquent pas non plus. Il se souvenait de nuitées terribles où les soldats, privés de femmes, s'assouvisaient d'étrange manière. En avait-il vu de ces jeunes hommes conformistes et guindés dans une vertu bête parce qu'ignorante, soudain se ruer sur ce qu'ils voulaient brûler la veille et se vautrer dans une débauche dont aucun homosexuel n'approchera jamais.

Ces rapprochements aidant, Gilbert en était venu à écouter son voisin avec sympathie. Il se disait bien de temps en temps: «Celui-ci n'est que plus malin que les autres. Il voile mieux ses intentions, donne, mieux que les autres, le change sur ses convoitises; mais que je me trouve en tête à tête avec lui dans son salon et l'ogre se découvrira comme de coutume».

Etrange ogre en vérité! Avec ses beaux cheveux blancs, brillants et lisses, son visage volontaire, empreint d'une grande distinction naturelle, ses yeux d'Epicurien. Il était sain, net et d'un calme intimidant. A croire que Gilbert ne lui inspirait ni désir ni intérêt mais qu'il s'était posé près de lui comme près d'un meuble parce qu'un siège se trouvait libre par là ou qu'il avait envie d'un auditeur silencieux.

Sa conversation était brillante. Peut-être les allusions aux célébrités d'hier et d'aujourd'hui y revenaient elles trop souvent mais elles étaient indéniables. Ainsi Gilbert entendait: «La reine-mère d'Angleterre, qui m'aime beaucoup...» ou bien «J'ai été très lié avec le général Eisenhower». C'était agaçant dans la mesure où cela ressemblait aux vantardises habituelles au milieu. Mais Gilbert comprit que ces prétentions ne procédaient pas de la mégalomanie, peut-être d'un manque de modestie bien propre à sa caste. Il sautait aux yeux que cet homme était vraiment l'ami de la reine et du président. On a beau être un guerrier de vingt deux ans, désinvolte et mal guéri d'une existence de primitif, ces références impressionnent quand on les sent vraies et invoquées sans vanité. —

Pourtant Gilbert ne tarda pas à trouver que Sultra lui parlait trop des célébrités et ne s'intéressait pas assez à sa personne, modeste il est vrai, mais jeune, musclée, rieuse, entreprenante comme aucune Excellence ne saurait jamais l'être. Car les jeunes hommes ont ceci de commun avec les jeunes filles que se montrer pressant les irrite mais rester indifférent à leurs avantages physiques les exaspère.

Peut-être manifesta-t-il, à son insu, quelque coquetterie? On vit sa langue humecter souvent ses lèvres comme pour en raviver la couleur; on le vit, dans un grand mouvement de tête, rejeter la mèche qu'il portait sur le front; on le vit cambrer les reins, le mollet, dans des attitudes

naturelles et animales mais d'autant plus provocantes . . . Le sexagénaire avait paru insensible à ce déploiement de grâce virile et le jeune homme, prenant conscience de sa coquetterie, n'en finit plus de rougir.

On avait échangé les noms et on s'était séparé sur une poignée de main cérémonieuse et amicale. Cinq jours plus tard Gilbert reçut une édition originale d'un roman confidentiel que Sultra avait écrit dans le ton des grands succès de sa jeunesse. Une carte de visite et une dédicace flatteuse accompagnaient l'envoi. Le jeune homme répondit avec une chaleur réservée. Quelques jours s'écoulèrent encore et ce fut une invitation à dîner où ils étaient précisément en train de se rendre à bord de la somptueuse Salmson que conduisait un beau chauffeur en livrée.

Entre temps l'esprit de Gilbert avait été très préoccupé par le sexagénaire. Ce diable d'homme s'avérait incisif et d'une séduction complexe et tenace comme ces taches dont les teintureries ne viennent jamais à bout. On le trouvait présent en soi alors qu'on croyait, la porte refermée, pouvoir oublier jusqu'à son nom.

Il n'échappait pas à Gilbert que la grande habileté du bonhomme avait été de ne pas lui faire la cour. Mais qui prouvait que ce soit une habileté? Et si cet homme n'était curieux que d'idées et d'amitié platonique? L'envoi de son livre n'en était-il pas la preuve?

Le jeune homme aimait le silence. Il contemplait le paysage qui ne fuyait point trop vite et s'abandonnait à la griserie de la voiture officielle. Il imaginait autour d'elle des motards casqués et gantés de blanc. Il leur prêtait le visage de ses camarades de combat et se revit bondissant avec eux dans la jeep, l'arme à la bretelle. Quel étonnement ils auraient éprouvé à le voir dans cet équipage! Il vanta son naturel dans le luxe comme dans la guerre et son cœur battit plus fort, débordant de joie puis de gratitude.

L'idée ne lui vint pas pourtant de la manifester. A côté de lui l'homme respectait le silence et le plaisir muet qu'il devinait chez Gilbert. D'ailleurs la voiture ralentissait; quelques gravillons détalèrent sous les roues cernées de blanc, comme tirés par des frondes de garnements.

Le chauffeur ouvrit la porte, casquette à la main. Nouvelle griserie, Gilbert attendit un peu avant de descendre afin de se donner l'illusion qu'il était seul et que le chauffeur n'était au garde à vous que pour lui. Il fut enchanté de voir sur son visage le même respect sans faille. Il crut y apercevoir, en plus, un imperceptible sourire. Complicité ou convoitise? Décidément ce chauffeur lui plaisait.

Des messieurs en blanc et noir entourèrent Sultra et le conduisirent en cortège dans un salon où l'attendaient quelques amis. On manifesta à Gilbert une sympathie qui lui parut loyale. Après tout il était le plus jeune et le plus beau de la bande. Il n'oubliait pas qu'il était aussi le plus humble et qu'il ne savait guère se tenir à table, habitué aux gamelles et à la gourde des guerriers sans galon.

Des chaudières brûlaient sur la nappe. Sultra l'avait installé près de lui, à sa droite. «Au ciel, pensa Gilbert, qui se tient à la droite de Dieu le père?» Des violons murmurèrent derrière une haie; à leurs pieds miroitait un lac que peignit Corot. De jeunes convives nus le traversaient en se poursuivant. Un projecteur les suivait de la rive. Tout contribuait

à un enchantement pur où l'alcool ne participait pas encore puisque le whisky n'avait pas été servi.

Sultra prit sur la nappe la main du jeune homme, mais il ne lui parla que voyages. Gilbert enregistra au passage quelques leçons de savoir-vivre et d'autorité. Il fallait voir comme Sultra parlait aux maîtres d'hôtel! Les whiskys puis les hautes bouteilles de vin du Rhin donnèrent à la griserie ses dimensions définitives. Mais pour la première fois de sa vie dans des circonstances semblables Gilbert ne rencontra que délicatesse, franche gaieté et irréprochable tenue .

Un peu plus tard, sur le chemin du retour, il ne fit aucune difficulté à ce que Sultra appuyât sa tête contre la sienne. Doucement il lui prit la bouche. Baiser de sexagénaire. «Si mon père me voyait!» pensa curieusement Gilbert après Napoléon. Moment capital. L'euphorie n'empêcha pas que le jeune homme ressentît vivement cette minute. Les lèvres de Sultra étaient comme toute sa personne: fermes et douces, discrètes mais décidées. Dans un tourbillon Gilbert revit tous les hommes déclinants qu'il avait déjà repoussés. Il lui apparut qu'entre eux et celui-ci qui se pressait sur sa poitrine il n'y avait pas de commune mesure. Il encouragea Sultra à prolonger son étreinte à laquelle il participa avec chaleur. La voiture, dans l'aube qui naissait, roulait de plus en plus vite. C'en était fait, Gilbert était amoureux de Sultra.

Jean MAGNAUD.

Lettre à mon frère sans visage

Tu seras bien étonné sans doute, toi que m'as demandé conseil, d'apprendre que je ne m'endors jamais le soir, sans remercier Dieu de m'avoir créé homosexuel . . .

Je suis un vieillard. J'ai soixante-dix ans; et je voudrais, en m'adressant à ta jeunesse, la libérer de ses tourments.

Ne te laisse pas impressionner par toute une littérature pessimiste et débilitante, qui n'est point à ton image.

Il est indispensable de vivre dans la joie, d'accepter sa vocation et de ne jamais l'avilir.

Ce que tu as ressenti, je l'ai ressenti jadis; ce qui t'a troublé, m'a troublé moi-même il y a bien longtemps; mais je n'ai jamais éprouvé la moindre honte, car j'ai toujours été fier de *ma vérité* et prêt à la défendre envers et contre tous.

Toute vocation exige de l'héroïsme. Lorsque, comme la nôtre, elle heurte les idées courantes et les habitudes, les préjugés et la sottise, cet héroïsme doit être sans défaillance.

Je le sais: quand tu as découvert ton instinct, tu as mesuré tout d'abord ce qu'il allait te faire perdre ou te coûter. Elevé par une famille heureuse, je me rappelle fort bien mes premières inquiétudes. Sans bien me rendre compte au premier moment des conséquences lointaines d'un goût sexuel en dehors des règles, j'ai regretté par avance le mariage, la paternité . . . tout ce que j'avais eu sous les yeux et souhaité dans ma candeur et mon ignorance.